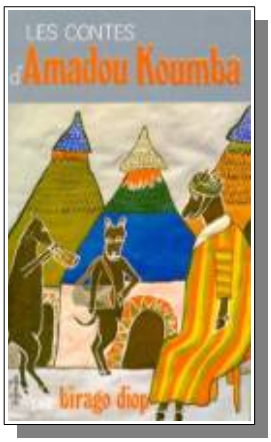

Amadou KOUMBA

« La Biche et les deux chasseurs » (extrait)

Esclave de la tête, la bouche commande au reste du monde, parle et crie en son nom, souvent à tort, parfois avec raison, sans demander leur avis ni au ventre, qui mangerait encore alors qu'elle se déclare rassasiée, ni aux jambes, qui voudraient ne plus marcher quand elle se dit capable d'aller plus loin.

La bouche prit tout le pouvoir du corps le jour où elle se sut indispensable. Elle sauve l'homme quelquefois et plus souvent le mène à sa perte, car il lui est difficile de se contenter de: « *Je ne sais pas.* »

Trop parler est toujours mauvais; ne point se faire entendre est souvent source de désagréments, de même que ne pas comprendre ce que dit une autre bouche. C'est ce qu'avait dû se dire Serigne-Marabout qui, revenant de La Mecque, s'était arrêté à Kayes, chez un de ses disciples. Enfermé dans la plus belle des cases, Serigne s'était aussitôt mis à psalmodier verset du Coran et litanies. Vint l'heure du repas; on envoya un bambin chercher le Marabout; l'enfant entra dans la case et dit à Serigne:

— Ki ka na (« On t'appelle », en bambara). Serigne lui répondit:
— Mana (« C'est moi », en woloff).
L'enfant s'en retourna dire à ses parents:
— Il a dit qu'il ne vient pas.
Et l'on dîna sans l'hôte.

Le lendemain matin, l'enfant était encore venu appeler dans sa langue le Marabout, et Serigne lui avait répondu dans la sienne. Ainsi, au milieu du jour et de même le soir. Trois jours durant et trois fois par jour, le fervent pèlerin fit au jeune messager la même réponse au même appel.

Convertis de fraîche date, les amphitryons du Marabout ne comprenaient rien à tant de ferveur. Le repas est certain de n'être point épargné quand la question n'est plus que de savoir s'il faut prier avant de manger ou manger avant de prier. Manger sans prier n'est point le fait d'un croyant, ne fût-il jamais à La Mecque. Mais prier sans manger? Quelque puissance qu'ait la parole divine, ces bambaras encore récemment mécréants n'avaient jamais ouï-dire que le Coran pouvait remplacer une calebasse de riz, surtout de tô, de tô fait à la pâte de maïs accommodé avec une sauce filante aux gombos frais, accompagnée d'un poulet rôti à point, un vrai tô de chef pour honorer le Maître. Et voilà que le Maître refusait toujours de venir partager riz, tô ou couscous.

Serigne, de son côté, se demandait, entre une sourate et une litanie, si, depuis qu'il était entré dans la case, une nuée de sauterelles ne s'était point abattue sur les champs du pays; si les termites n'avaient pas dévasté les greniers; si le fleuve Sénégal ne s'était pas asséché en une nuit; si toutes les races de poissons qui le peuplaient : carpes, capitaines, poissons-chiens, jusqu'aux immondes silures qui se repaissent de déjections, désertant Kayes et Médine, n'étaient point remontées vers le Fouta-Djallon, ou descendues vers Saint-Louis et la mer. Il se demandait si tous les boeufs qui pâturaient, nombreux, sur l'autre rive, n'avaient pas été enlevés en une nuit par la peste; si tous les moutons que les Maures et les Peulhs faisaient descendre du Nord, atteints subitement de pasteurellose, ne s'étaient pas couchés en colère pour mourir en un clin d'oeil. Il se demandait enfin combien de fois par lune on mangeait dans ce pays.

Sa dignité de grand Marabout lui interdisait, cependant, de réclamer de la nourriture.

Le disciple, inquiet, était enfin venu voir le Maître et l'on s'était expliqué.

Serigne ne comprenait pas, lui qui possédait mieux qu'un savant de Tombouctou, l'arabe littéraire, un mot de bambara, et l'enfant qu'on lui dépêchait n'entendait point le woloff, n'étant jamais sorti de Kayes et n'ayant jamais franchi la Falémé, qui sépare le Soudan du Sénégal.

Quand le bambin, en bambara, disait au Marabout:

— Ki ka na (On t'appelle).

Serigne comprenait :

— Ki ka na ? (Qui est-ce? en woloff).

Et lorsque le Marabout répondait en woloff

— Mana ! (C'est moi !)

L'enfant entendait :

— Ma na ! (Je ne viens pas, en bambara).

Serigne sut ainsi, aux dépens de son ventre, la puissance de la bouche et la valeur de la parole, même profane. Cependant, comme à quelque chose malheur est bon, et que la chance peut surgir même des liens qui vous ligotent, Serigne, à la suite de son jeûne forcé durant lequel nul aliment impur n'avait souillé sa bouche, devint mieux qu'un marabout, presque Wali, presque un saint.

MAHURA, LA FILLE QUI TRAVAILLAIT TROP

EN CE TEMPS-LÀ, le Ciel vivait sur la Terre. Ses fils, les Nuages, tourbillonnaient et roulaient au ras du sol, s'accrochant aux branches d'acacias. Sa fille, la Pluie, adorait arroser le monde du haut des grands palmiers et son plus grand plaisir était de se mêler aux eaux joyeuses des fleuves. D'ailleurs, en bons voisins, le Ciel et la Terre se rendaient de menus services. Par exemple, quand la sécheresse sévissait, la Terre s'adressait directement au Ciel pour arroser ses champs et abreuver ses bêtes. Et le Ciel lui envoyait sa fille la Pluie...

Mais un jour, la Terre eut une fille, Mahura. Aussi intelli-

gente que belle et très attachée à sa mère, Mahura n'avait qu'un défaut : elle travaillait trop.

Chaque soir, à la même heure, Mahura sortait son grand mortier de la case maternelle et pilait, écrasait, broyait les grains de mil et les racines de manioc. Elle pilait, pilait, inlassablement. Mais le pilon était long, si long, que chaque fois qu'elle le soulevait, il venait cogner douloureusement le front du Ciel.

« Oh ! pardon, Ciel ! s'excusait-elle. Veux-tu te pousser un peu ? Je n'ai pas assez de place pour mon pilon. »

Et le Ciel, maugréant et se frottant la bosse qu'il avait au front, se haussait un peu.

Mahura poursuivait sa besogne. Un, deux, trois coups de pilon !

« Ah ! pardon, Ciel ! s'exclamait la jolie fille toute à son ouvrage. Pousse-toi encore, veux-tu ? »

Et le Ciel de se hausser encore, aussi furieux qu'embarrassé : que faire, en effet, contre une fille qui travaille avec tant d'ardeur ?

Mahura, quant à elle, pilait toujours. Et plus elle pilait, plus le pilon s'allongeait, s'allongeait, et heurtait le Ciel qui s'éloignait chaque soir un peu plus, emportant avec lui ses fils, les Nuages facétieux, et sa fille, la Pluie, qui pleurait, qui pleurait...

Tous les jours, la même scène se renouvelait. Il n'en pouvait vraiment plus, le Ciel ! Son front était tout bosselé et tuméfié par le pilon de Mahura.

Un soir, il résolut d'en finir. Il venait de recevoir tant de coups qu'il se fâcha !

« Ah, tenez, je vous abandonne ! Prenez-la donc, votre Terre, et gardez-la pour vous ! Là où je vais, foi de Ciel, jamais pilon ne m'atteindra ! Adieu ! »

Rappelant alors à lui les myriades de petits nuages et la Pluie

désolée d'abandonner fleuves et marigots [1], le Ciel s'en alla si haut, si haut, que la Terre s'en inquiéta : et s'il allait disparaître ?

Mahura, elle, resta près de sa mère avec son pilon, son mortier et ses grains. Un jour pourtant, le Ciel lui manqua. Les Nuages la saluaient de trop loin à présent, et la jolie Pluie n'avait plus aucune conversation tant elle était fatiguée en tombant de si haut. Alors, Mahura voulut se faire pardonner : dans l'eau du fleuve elle trouva une énorme pépite d'or et au fond d'une caverne elle ramassa un beau caillou d'argent. A la pépite, elle donna le nom de Soleil et au caillou, celui de Lune. Puis elle les expédia bien vite là-haut, tout là-haut, avec des messages d'amitié pour le Ciel.

Si vous ne croyez pas cette histoire, levez donc la tête un soir d'été : vous vous apercevrez alors que les étoiles, si brillantes au firmament, ne sont que les cicatrices des coups portés par Mahura au front du Ciel !

D'ailleurs ne dit-on pas de la Lune qu'elle brille comme de l'argent, et du Soleil qu'il est d'or ?

Mais le Ciel, lui, jamais ne revint sur Terre...

ESSAI SUR LA LITTÉRATURE
MERVEILLEUSE DES NOIRS
SUIVI DE
CONTES INDIGÈNES
DE
L'OUEST-AFRICAIN FRANÇAIS
PAR
F.V. EQUILBECQ
ADMINISTRATEUR-ADJOINT DES COLONIES

Contes receuillis en 1913 par
313 pages
Voir Gallica

Essai sur la littérature merveilleuse des noirs ; suivi de Contes indigènes de l'Ouest africain français / par F. V. Equilbecq,... ; préf. de Maurice Delafosse Équilbecq, François-Victor (1872-1917). Auteur du texte

LA TÊTE DE MORT

(Peuhl).

En entrant dans un village, un homme a trouvé une tête décharnée et aux orbites vides de leurs yeux, qui était sur le bord de la route. C'était la tête d'un homme mort depuis *sept* ans : « Pourquoi cette tête-là est-« elle ici ? se demande le passant ».

Et la tête répond : « C'est ma bouche qui « m'a fait mourir ! »

L'étranger poursuit son chemin. Il dit au chef de village. « J'ai vu la tête d'un homme « mort depuis *sept* ans. Et maintenant encore « elle parle. — Ce n'est pas vrai ! réplique « le chef. — Eh bien si tu constates qu'elle « ne parle pas, tu pourras me tuer ! »

Le chef envoie des hommes pour se rendre compte de la chose. L'étranger va avec eux et leur montre la tête : « La voilà, leur « dit-il. — Tête, demandent les envoyés, est-« il vrai que tu aies parlé ? »

La tête ne répond rien. Deux fois, trois fois on répète la question. Pas de réponse.

***

Les envoyés s'en retournent vers le chef : « Nous avons interrogé la tête, lui rapportent-ils et elle ne nous a rien répondu. — « En ce cas, dit le chef, ramenez l'étranger « près de la tête et tuez-le à cet endroit ».

On emmène l'homme. Les uns disent : « On va le tuer à coups de fusil ». D'autres disent : « Non ce sera par le bâton! »

On se dispose à le faire périr. « Arrêtez ! « s'écrie la tête ». Et à l'homme : « Quand tu « m'as questionnée en passant, que t'ai-je « répondu ?

— « Que c'est ta bouche qui t'a fait « mourir ».

— « Un peu plus, reprend la tête et la « bouche allait te faire mourir toi aussi. « J'avais insulté un chef par de mauvaises « paroles. J'aurais dû me taire car c'est à « cause de cela que l'on m'a tranchée ici. Si « tu étais entré dans le village sans me poser « de questions, si tu n'avais parlé à personne, « on ne t'aurait pas amené ici pour te donner « la mort ! ».

***

Les gens ont rapporté cette conversation au chef qui a dit : « Il faut laisser libre le « nouveau venu »,

Il est sage de réfléchir avant de parler, sinon il en résulte des ennuis. La bouche est dangereuse.

Dubréka 1910.

Conté par Ousmann Guissé. Interprété par Gaye Ba.